

Les candidats de 8 à 15 ans, ne seront reçus que s'ils sont accompagnés de leurs parents ou d'autrui. Les jeunes gens au-dessus de quinze ans pourront se présenter eux-mêmes.

Cette liste sera examinée, suivant l'inscription de leurs noms sur celle établie par le Parc Apoo-zaa, au moment même des examens (1).

Le matin de l'examen, au lieu où les hommes et les femmes étaient réunis, il y a un rassemblement de tamari, et le tamari raa rahi i nia i te rao furaat i te aina i te otoate, e et faad noa his mai i reira, diaha e le tamari tamaraa e le tamahibaa a aet ra; le tamari ataa raa, te lane et te valise, tei ore i mairi la ratou a te pitu abura o te matahit.

De tamari mai te 8 e tae nau'oi te 10 e te matahit raa; e ore ha e faai hi po, maori ra e, la aratal his mai te metas, e ore ra, e te baspi.

O te hau ae i te abura ma po o te matahit raa, e tis la ia hore no mai, e ci reira ratou si e te hiopao his i ma te au i te la numero raa i te ratou ioa i nia i te Tabula e rava baa i te Parc Apoo-zaa, a ai hira.

NOUVELLES LOCALES.

Le brig péruvien *Mirri* a été vendu aux enchères publiques, pour cause d'immagrabilité, le samedi 11 du courant. L'acquéreur a payé la somme de 10,800 francs.

FAITS DIVERS.

On lit dans le *Syndic Morato, Hérald* du 15 avril 1863.

Le journaliste de Taliï concernant les navires qui se livrent au commerce des esclaves dans les archipels du Pacifique, nous avrions surpris si, d'avance, nous n'aurions été prévenus que des marchands d'hommes avaient depuis longtemps jeté les yeux sur ces contrées et les avaient choisies comme un nouveau champ de spéculations.

La prompte capture de quelques uns de ces pirates et la délivrance des plans de conduite des autres arrêtera peut-être leurs entreprises.

Il est heureux qu'ils soient tombés entre les mains des français qui agiront contre eux d'après une saute justice et ne se feront aucun scrupule de leur infliger une punition proportionnée à l'énormité de leur crime.

Le trafic des esclaves africaines est en-vrayian par son immense développement ; mais il paraît que ces esclaves sont ordinnairement procurés par leurs compatriotes mêmes ; l'odieux des meurtres est ainsi voilé en quelque sorte par l'intervention de l'industrie. Il y a plus d'aujourd'hui que de l'ordre dans les affaires qui s'adressent à une classe non exploitée jusqu'à ce jour par la grande puissance qui tient l'esclavage, et emploient les artifices les plus dégradants et les plus cruels pour son accomplissement.

Il est vrai qu'il serait difficile d'établir une différence entre l'acheteur d'esclaves et son propriétaire de navires négriers de New-York et les monarques qui se font les instruments humains d'une basse politique. Quelque formidables voleurs sans distinction qu'ils emploient comme agents dans ces ignobles entreprises méritent la punition la plus sévère, ils sont peut-être moins coupables que ces froids et calmes spéculateurs, traîpans de chauve humaine, qui insultent l'humanité en la rabâissant à la condition de chose vénale.

Les négociateurs qui déclarent que des navires furent expédiés dans ces derniers temps pour l'Ile de la Réunion, dans le but d'introduire des travailleurs de la mer du sud. Cette entreprise paraissait avoir une sanction officielle. On a maintenu qu'aucune instruction contraire au libre engagement des indigènes n'a été donnée et que leur liberté était garantie par l'honneur de la colonie française.

Cette spéculation étant, cependant, sujette à des abus elle fut suspendue par le gouvernement de France et, dernièrement, de semblables projets furent abandonnés devant l'opposition, qui en avait pleinement fait état dans les commentaires et les principes du mouvement civil, volonté définitivement mise en train à des entreprises d'immigration qui n'étaient en réalité qu'une forme déguisée de la traite des esclaves.

Qui s'est profité devant les autorités françaises de Taliï est un cas de paradoxe non déguisé et n'a aucune excuse ou prétexte commercial ; c'est le massacre des nus pour arriver à la capture des autres ; et si les îles humaines peuvent jamais disposer de la vie d'un malfaiteur sans être obligées d'arrêter et de faire pendre le condamné, alors la plus grande gloire va à ceux qui ont inventé ce moyen.

De temps en temps, des nouvelles nous apprennent le massacre d'équipes européennes par les indigènes de ces îles ; la vengeance est alors inversée contre eux et souvent elle s'accomplit sans heurte de décret ou d'ordre, ni de décret, mais par l'intermédiaire de quelques mesures d'utiles exactions d'aborigènes qui deviennent être illégitimes par sous et l'on suppose qu'ils doivent eux-mêmes pouvoir établir une distinction entre les navires ayant le même pavillon, montés par des hommes portant le même costume et parlant la même langue.

(1) Arrêté du 26 juin 1864, instituant un concours public sur l'étude de la langue française.

Nous, Commandant des Etablissements français de l'Océanie, Commissaire impérial des îles de l'Océanie, etc., etc., etc.,

Considérant qu'il convient d'encourager et de développer de plus en plus chez les indigènes l'étude de la langue française;

Sur la proposition de l'ordonnateur L. L. de Directeur de l'Intérieur,

AVONS ANALYSE ET APPROUVE

Arrt. 1^{er}. Un concours public sur l'étude de la langue française est établi à Taliï.

Arrt. 2. Ce concours aura lieu chaque année, du 1^{er} au 10 aout, en présence d'une commission spéciale, dont la composition sera ultérieurement déterminée.

Arrt. 3. seraient mis à concourir les indigènes des deux seules îles de la Taliï.

Arrt. 4. Des récompenses seront décernées par nosd'après le résultat du concours ; elles pourront porter sur les enfant, les parents et les instituteurs.

Arrt. 5. L'ordonnateur L. L. de Directeur de l'Intérieur est chargé de l'exécution de cet arrêté, et pourra tout ce qu'il jugera nécessaire faire pour assurer l'application de ce décret.

Paroote, le 26 juillet 1864.

E. G. de la RICHERIE.

Par le Commandant en chef des Etablissements de l'Océanie, Directeur de l'Intérieur,

TRINIDAD.

Dans tous les pays barbares la vengeance s'exerce contre le plus proche parent de celui qui l'a provoquée ; c'est là l'habileté expliquée d'un crâne. Ainsi, lorsque quelqu'un qui n'en tenait pas compte aurait été tué, il aurait été mangé, et l'assassin aurait été puni jusqu'à la mort par les premiers étrangers qui se doutant de rien, débarquaient sur leurs rivages.

Les vrais meurtriers ne sont pas les indigènes, qui exercent la justice d'après leurs simples notions et leurs propres idées sur les complicités des maraudes, mais bien ces misérables qui, insouciants de sort de ceux qui peuvent les suivre, soutiennent avec d'eux une tempête de ressentiment au milieu de laquelle disparaissent de précieuses existences, et qui gorgent de sang.

Le résultat de nos efforts surprise par la manifestation de nouvelles formes de dévastation ou par le renouvellement d'actes que l'on supposait ne devoir plus se reproduire. Nous nous imaginons pour que la civilisation du monde est une garde contre d'exécrables projets couverts par la réprobation universelle, mais l'oscillation suscite la tentation et la tentation, pour des hommes tels que ceux qui sont sous les hoods de la société est trop puissante, pour leurs sentiments de justice aussi sûre que celui de l'honneur entre les valeurs.

Il est évident qu'aucune des precautions prises autrefois par la société ne saurait être aujourd'hui abandonnée, et qu'on doit surveiller avec énergie tous les mouvements de commerce et projets d'immigration.

La circulation de la race humaine et le déplacement des peuples ont souvent lieu pour le bien commun ; mais c'est ici que le danger commence, c'est à dire la crainte que les moyens employés pour effectuer ce qui serait en soi-même désirable ne soit entaché de crime.

Quand autrefois l'Angleterre était souillée par l'infâme commerce des esclaves, les négriers négrois se transformaient facilement en pirates et lorsqu'ils débordaient dans les îles, projetaient le révoltement immédiat contre les îles. Mais ces négrois, dans leur caractère, comprenaient en elles-mêmes tous les actes d'iniquité, il n'est pas probable qu'aucune entreprise productive puisse être répétée par des hommes dont la conscience est morte et dont la vie est convertie d'infinie.

Il nous est démontré par des exemples qu'il importe peu aux propriétaires d'esclaves de connaître la race à laquelle appartiennent leurs victimes ; *Maudslay son Connex* ? a toujours été leur texte orthodoxe, ayant d'abord prétendu que la race africaine descend de ce disgracieux personnage. Et tel est l'excuse de ces soldats *Anglo-Japonais*, pour marquer sa préférable descendance au secours de l'ordre social. Le fait est que ce n'est pas la race qui détermine l'ordre social, mais l'ordre social qui détermine la race.

Il a été dit par des législateurs du sud, qui toute saopulation qui n'est pas assujettie autrement force est dangereuse, et il donna à entendre que « la moyenne des blancs » du sud formerait de bons sujets pour la juge.

Il est arrivé bien des fois que des enfants d'européens ont été enlevés par des esclaves et retenus comme nègres à cause de la brûlure de leur peau due à l'influence d'autres climats. Nous savons aussi qu'il est des hommes qui vendent leurs propres enfants comme esclaves, eux qui n'ont pas de sur leur terre et n'ont leur maison même ; quand leurs maîtres sont étrangers, l'ordre social, l'ordre social, quand ils ont acquis tout le développement de leurs forces, leurs pères les conduisent au marché d'esclaves où ils sont vendus pour être destinés à la culture du coton, au profit des hommes libres de Manchester.

Qui peut s'imaginer alors que les hommes grisouillers tels que ceux qui nous sont signalés par les dernières nouvelles, pensent qu'ils ne font que suivre l'exemple de ceux qui leur sont supérieurs, en enlevant les indigènes d'îles à demi civilisées et en opprimer leurs captives par la russe, la violence et le sang.

Les français de Taliï semblent avoir bien compris leur position et leur responsabilité, et il y a de l'inspiration dans l'esprit des Gouverneurs de cette nation : tout porte à croire qu'elle a définitivement disparu et que les français marchioi ont de concert avec les anglais dans une croisade contre tous les voleurs d'hommes et ceux qui les réduisent à l'esclavage, contre tous ceux qui violent de la manière la plus flagrante et la plus grave le premier principe de l'obligation humaine :

« Fais à autrui ce que tu voudras qu'on te fîs à toi même. »

— Nous constatons, dit le *Californian Gazette*, que les rapports commerciaux entre la Californie et Taliï ont chaque jour des progrès notables. Presque toutes les marchandises envoyées de San Francisco dans les îles de la Société consistent en produits californiens et orégoñais. Il en résulte des bénéfices considérables pour la marine marchande de ces îles. La Californie exerce principalement des bois de construction, des fruits, des légumes, des denrées de la terre, des cannes à sucre tant il est vrai que les ressources de cette contrée sont très-variées, et non bornées pas, ainsi qu'on l'avait voulu faire croire, à l'or des plages et des mines, d'ailleurs bien loin d'être épaisse. Quant aux îles, elles approvisionnent la Californie d'excellentes oranges qui arrivent régulièrement de mars à juillet, c'est-à-dire à l'époque où l'on a le plus besoin de ces fruits rafraîchissants.

(Moniteur Universel.)

Rapport sur les demandes relatives à l'Algérie, présenté au Sénat par M. le baron Dupin.

(Seance du mardi 24 mars 1865.)

Messieurs les sénateurs, trois cent trente-six pétitions sont adressées au Sénat par toutes les villes et par les communes rurales des trois départements dont se compose aujourd'hui l'Algérie.

Ces pétitions sont dans la plupart des cas de nature à paraître et se rapporter à des questions connexes de propriété entre les colons français et les indigènes ; de telles questions sont soulevées et seront résolues par le sénat-consulte présenté dans la séance du 9 mars dernier, et précédemment annoncé dans une missive de Sa Majesté adressée au gouverneur général de l'Algérie.

Le second objet des voix exprimées par les pétitionnaires est général. Ces voix sont pour but d'obtenir un sénat-consulte organique, afin d'établir sur une base permanente, à la fois restaurante et féconde, l'état administratif et politique de notre grande et glorieuse conquête.

A l'égard du premier objet, nous avons rendu notre tâche aussi facile que possible, nous n'avons pas ambitionné l'honneur de prendre des devoirs. Nous nous sommes fait un plaisir de laisser aux organes

de l'assèvement l'importance des rues et des mesures, et les prémisses des négociations destinées à rassurer les habitants européens de l'Algérie.

Le 1^{er} juillet nous avons nommé la commission éminente et spéciale qui devait examiner le projet particulier de ce statut-consulte, nous avons également délibéré quelqu'un transmettre, pour ne plus nous en occuper, la grande partie des pétitions qui concernent le sujet important dont vous avez parlé.

Mais un peu d'autre nous voulons laisser le privilège et le devoir à personnes, c'est de témoigner notre pensée, disons mieux, notre intime et profonde conviction sur la bienveillance, sur la justice et sur la protection matérielle de Sa Majesté pour les colons de l'Algérie.

Trois jours l'Empereur a tourné de ses mains les travaux et le génie des deux concours des concours nationaux et les concours universels de l'industrie et de l'agriculture. Il récompensa d'abord que son Gouvernement avait préparé et facilité par des encouragements et des faveurs.

Pour être un premier exemple, il a communiqué voulu que son ministre des finances ouvrit largement nos manufactures impériales aux tabacs cultivés en Algérie, et cette faveur a produit les meilleurs résultats pour l'agriculture algérienne.

Priseurs années avant le jour où devait se révéler à l'assemblée un important succès pour nous, Sa Majesté, sur sa liste civile, faisait les fonds d'un grand importance pour l'Algérie, et toujours renouvelés pour donner l'espoir à la colonie, tout ce qu'il a été fait pour pourvoir bientôt partout faire école. On dirait que l'Empereur avait délibéré du coton d'au moins pour nos ouvriers tant de misères, par la privation du précieux filon que nous produisons l'Amérique septentrionale avant la guerre exterminatrice des Etats du Nord contre les Etats du Sud.

En 1862, l'Empereur a également accueilli deux opératrices compagnies qui se présentent pour entreprendre avec des capitaux, dont le total devra être au moins de cent mille francs, la culture en grand du coton dans les plaines de l'Algérie.

Afin de réparer la disgrâce d'une race de combattants, est-ellest au moins, le chef de l'Etat a voté qu'en établissant des haras africains dont la France a fait les frais, et qui seraient d'un avantage inestimable pour le développement d'Algérie, de Cochinchine et d'Ouzbek. Deja notre cavalerie légère a reçue les fruits.

Par un bref d'une plus vaste portée, il a donné plus tôt, le Prince Louis Napoléon sanctionné la loi, grâce à laquelle a pris un si grand essor le commerce et, par conséquent, l'agriculture en Algérie.

Dans la même année, pour développer ces deux éléments de la richesse coloniale par les voies de la commission, c'est l'Empereur qui, recommandant, a fait commander le rôle au chef de l'état, se sont connus un si beau présent par notre colonie d'Algérie.

Pour juger sur les résultats de ses œuvres et pour juger de la reconnaissante publique, l'Empereur accompagné de l'Impératrice dont la présence embellit tout, a visité l'Algérie et reçus les acteurs de grâces de toutes les populations.

Maintenant que Sa Majesté exprime à Paris des sentiments généraux et chevaleresques, en faveur d'un peuple vaincu, en faveur des nations, en faveur de la paix et de la sécurité et comme de biensfaits, rien de naturel et de conformes au génie et à la volonté de l'Empereur.

C'est précisément de la sorte nous partons pour assurer que les mêmes sentiments, que la même justice et la même générosité s'appliquent à nos moins juste-fîte, et s'appliqueront toutes les fois qu'il faudra, plus efficacement encore à nos concitoyens de l'Algérie. Il recevront ce bienfait, en premier lieu parce qu'ils sont Français, en second lieu parce qu'ils sont sous cette tente l'avant-garde intelligente et courageuse de notre civilisation et de notre industrie, ces deux grands biens qui rendent tous prospères, plus durables, et, par leur même doublement glorifient l'Algérie.

La magnanimité dont nous abordons ici l'expansion, et les biensfaits nous permettent, prenant entre autorité dans le plus auguste exemple, de nous priser un rajeunissement inspiré par une juste intérêt pour les colons de l'Algérie et par le désir d'être utile à leur mission nationale en apportant de notre côté dans le cercle élevé de nos attributions.

Nous cédons au besoin, que nous nous ossons appeler sénatorial d'entre dans les vues de la Constitution, en cherchant à préparer la voie aux conseils-conseils organes ou spéciaux qui peuvent le mieux assurer la prospérité de notre plus grande colonie; c'est-notre droit et notre devoir d'être à la tête pour l'administration et l'enseignement.

Lorsqu'il a été fait public le progrès de l'Afrique, dans quel genre que ce soit, il fut immédiatement dans l'Algérie, tout à l'heure notre reconnaissance a prononcé le nom. Nous l'apprécions tout en Algérie; non seulement la conquête d'un pays supérieur en superficie aux deux tiers de la France; mais la possibilité des travaux civils, et nos premières écoles pour nos enfants en la colonisation.

Le succès d'Afrique a fourni dans ses propres efforts une récompense imprévue. Par ses combats combinés avec des travaux véritablement prodigieux, qui est devenu pour nous soldats un labeur et la plus fructueuse des œuvres. Il a fallu que l'initiatif contre les difficultés des chênes, contre les épidémies, contre les malades, contre les épidémies, contre une chaleur des tropiques, en hiver; dans les montagnes de l'Atlas contre les froids qui, plus d'une fois, ont rappelé la Russie à nos vétérans. C'est par une campagne d'hiver, dans l'Ouest-africain, qu'un illustre gouverneur a brisé définitivement la force de l'eau qui dirigeait contre nous, avec tant de constance et d'esprit de ressource, une grecce à la fois de culte et de race.

Dans l'espace d'un tiers de siècle, nos régiments ont été conduits, à tour de rôle, sur un théâtre où la lutte contre les hommes était la première partie du peint et du labeur. Il en est résulté l'apparition de cette singularité des armées supérieures, contre laquelle nous sommes toutes les formes, et c'en fait, pour ainsi parler, une condition d'existence, sans que la religion du drapier ni la discipline perdent pour cela rien de leur empire.

Nous regrettons que la marche accélérée de ce rapport n'ouvre pas de vos moyens de nous montrer les résultats de ce submîme apprentissage, en Crimée, pour surmonter toutes les souffrances, les privations et les périls, et terminer sa lutte héroïque par un assaut de géants.

En Afrique, au milieu d'un pays que nos troupes ont trouvé sans routes, sans ports, sans chaussées, où partout le sol était à l'état non prospérité, mais déterioré, sans defenses par le long séjour des barbares, il a fallu que le soldat crée lui-même les moyens de communication et de transport, et que ce résultat fut par la seule.

L'empêchement que l'armée ait fait à tout temps qu'en ayant salut son honneur, celui qu'il faut toujours croire quand on veut parler des créations de l'Algérie, a fait accomplir par nos soldats des travaux qu'avant lui l'on n'avait jamais osé demander sous les drapiers. Pour former autour d'Algier une vaste banlieue française que l'on peut qualifier de forte de-

laches vivantes, il a fait défricher des terrains que les palmiers naissent, par l'enracinement de leurs racines, semblaient avoir indéfrichables; il leur a demandé de détruire des villages, d'ouvrir des chemins vicinaux, de dériver des ruisseaux, de construire des fontaines, à bâti des maisons, des mairies, des écoles, des églises; et les soldats ont tout fait. Ainsi maintenant, en avant d'Algier, le massif de montagnes appelé le Salat, qui s'étend d'une mer à l'autre, est préparé d'un moyen 100.000 Francs, entendez de leurs services africains, sur 15 à 20 lieues carrées.

L'armée n'a pas été moins utile pour assurer, par d'énormes travaux pénibles et surtout dangereux, des terrains bas et marécageux, les que ceux de la Mitidja et de Boga.

C'est autour des camps français, comme autrefois autour des camps romains, que se sont formés nos premiers villages, et plusieurs sont établis hors des villes toutes françaises.

L'armée a par son travail et ses travaux facilité la colonisation européenne. Par l'instauration de ces derniers a nommé les bureaux arabes, etc., devant pour les populations indigènes un important moyen, nous n'osions pas dire exactement de civilisation, mais d'obéissance, de police et d'administration.

On peut définir ce moyen de gouvernement en l'appeler la suzeraineté du militaire européen implantée sur la féodalité des chefs arabes. Cette simple définition suffit pour vous montrer quel profond espace a connu le choc encore entre l'état peu social des tribus disséminées dans le désert, et l'Etat, ou la mère-patrie, ou tous les citoyens égaux aux autres, et auxquels armés, sont dirigés uniquement par l'autorité civile.

Les plus sénatoriales qui eustiéreront l'Algérie pour fonder des à présenter les germes d'aujourd'hui leur assemblée, ils devront prendre en grande considération une alliance de pouvoirs indispensable à coup sûr au point de départ de la conquête, mais qui ne saurait être que transitoire pour arriver à l'unité de la société civile et de l'action administrative dans une portion de l'Empire qu'il faut de plus en plus assimiler à la mère patrie du Sénat.

Partons maintenant de la population véritablement coloniale. Celle qui vous connaît aujourd'hui ses éditions usannimes et prussiennes appartenant à tous habitudes étrangères, dont le plus grand nombre est français de naissance, et dont les autres, importants auxiliaires, remplacés par degrés toutes les conditions d'une complète naissance: c'est à la loi de fixer leur état définitif, et nous appellerons sur ce point l'attention du Sénat.

Avant d'aller plus loin, nous savons vouloir savoir qu'il est l'importance des deux types de personnes à votre sérieuse et bienveillante attention, tirées de nos deux classes, celles de la ville et celles de la campagne.

Il est malheureusement trop vrai de le dire que nos concitoyens, 99 sur 100 n'ont pas la plus légère idée ni du royaume qui s'est amélioré, ni des services que nos colons peuvent présenter à la reconnaissance de la mère patrie. C'est, l'oserais-je dire, un volé qui l'a fait soulever pour montrer la vérité parfaitement ignorante.

Commençons par faire observer que jamais, chez aucun peuple, difficiles plus grandes, et qu'on a longtemps pu croire invincibles, ne se sont voulus que les peuples de l'Asie. Mais l'Asie, contrairement à ce qu'on a dit, pouvait triompher du courage de l'Europe, qui n'était autre qu'un peu par son sens d'honneur national, de victoire à rompre.

Pendant quasi-tout le tonnisme une guerre presque sainte armait les Africains non seulement contre nos soldats, mais contre nos agriculteurs; les champs d'eux derniers étaient dévastés, leurs invasions brûlantes, leurs troupes envahies, et les malades trop heureux d'échapper par la fuite à l'assassinat. De hardis partisans, variétés bedouins, laçant leurs chevaux à travers nos lignes détruisaient le ravage et la ruine jusqu'à ce que nous nous voulions débarrasser de ces dangers détestables.

Et pourtant les troupes d'ordre, qu'il leur a été difficile et pénible de accepter, finissaient par l'œuvre de destruction.

Dans tous les pays, le défrichement d'un sol, ou viande ou longtemps inculte, fait sortir de la terre des masses défoliées dont les premiers cultivateurs sont la victime; à plus forte raison lorsqu'il faut aussi faire des invasions immenses, pour arriver à des succès aussi chèrement achetés que l'ont été des marais Pontinien de quelques marais d'Italie. Au milieu de ces marais, nos colons ont fondé des villes et des villages où l'on vit le régime également dans une effrayante proportion.

Les marais, nous venons d'entendre, à la tête de la colonisation en dressant leurs cases à côté des tombes de leurs devanciers, et la colonisation va sans doute longer.

As au milieu de la grande plaine marécageuse de la Mitidja, cielons en particulier Boularick, centre, à la fois de culture et de commerce intenses. Pendant beaucoup d'années, la mort y malaissonnaient une étrange population nomade, toujours qu'au plus grand plaisir, vraiment, grande et sans égale.

Aujourd'hui Boufarik est dorénavant au milieu de vastes prairies et de grands feux en saison. Les messieurs, les sénateurs, nous signalons de nos marais de vaste extension, parmi les plus grandes collectives du pays, grand nombre de villages, avec leurs diverses industries qui adressent au Sénat les citoyens de cette ville, dont la création héroïque est toute française. Le nombre même de ses signalaires nous est une astotisation de leur prospérité présente.

Et c'est des succès il faut citer avec impartialité les malheureuses tentatives dues à nos ironiques civils; elles en ont porté l'empreinte et ne pouvaient pas réussir.

Quelques temps après l'époque où la reddition de l'Emir instigé militaire à la guerre africaine, la Révolution de 1848 éclate en France. Pour empêcher que les premiers mois, on constate une cessation de travail correspondant à tout ce qu'il y a de plus indigne souscrive à l'anarchie et par la terreur qu'elle inspire, au sein de toute industrie. A des légions d'ouvriers, qui s'ont placé la moitié de l'Algérie, on propose d'aller cultiver la route l'Algérie. On propose d'aller cultiver la route africaine à des artisans jusqu'aux accoutumés aux occupations scélétales et délicates d'Industrie parisienne; il y vont pour ne pas mourir de faim. Mais la plupart meurent de fatigues étrangères à leurs habitudes, fatigues jointes à l'épreuve d'un climat qu'ils ne savent pas ou qui ne veulent pas combattre par une extrême température, par l'épidémie à bec à bec avec des peuples d'hygiène indépassable en Afrique.

A ces pittoresques colons, dévorés sans mauvais plaisir par un labeur au dessous de leurs forces, l'on a ajouté d'autre chose, c'est que leurs violences à main armée avaient rendus passables de peine, zéro rouge; lì n'apportent à l'Algérie que leurs passions désordonnées, leur aversion pour le faiseur agricole, et des vœux ardents pour envier une autre patrie dont l'Empereur, ce grand ami des amitiés, leur a bientôt rouvert les portes.

À l'heure équinoxe, dans la province d'Oran, des seigneurs socialistes, qui ont acheté le phare, ont démontré que la fragilité. Ils ont fait éprouver à l'heure équinoxe une valise vaste et ferme.

Quatre ou cinq fois, grâce à l'appel du vrai génie colonialiste, d'autres envois en voiliers ont été plus heureux, quoique opérés sur un sol moins longtemps abandonné comme imprudent.

Quatre ou cinq fois, grâce au génie colonialiste, certains hauts religieux, considérant un peu autrement les lois de l'ordre (*), sont parvenus à faire arriver des sacres de fruits de l'ordre de sainte Anne pour sofrière & l'alimentation de cinq cents hommes ; ils ont renouvelé la mortelle de ces colonies de combattants qui fondaient à nouveau l'Occident dévasté par les barbares, lorsqu's'érosait l'empire romain. Etonnante mission des cultivateurs de Stoenos, qui consacra pour moyen d'apostolat le silence, le travail, l'amour du pauvre et la pauvreté personnelle.

/ La suite en prochain numéro.

ÉPHÉMÉRIDES TAHITIENNES.

10 juillet 1861. — Débarquement à Mataivu (Mohina ou Haapao) de plusieurs missionnaires arrivés sur le navire "Royal Admiral".
24 juillet 1861. — Journée consacrée au jeûne et à la prière, pour implorer l'assistance divine.

19 juillet 1861. — Visite de la Reine Pomare à bord du bateau "Le Polynésien".
Les passagers anglais, militaires et autres, du trois-mâts "Harold", débarquent de ce navire et s'établissent dans l'enceinte de la maison dite des missionnaires. L'équipage s'était temporairement à Fare-Uta.

Juillet 1862. — Introduction à Tahiti de graines de l'Eucalyptus globulus de Tasmania (Tasmanian blue gum). (2).

TE-VETAI MAU-MEA-TUTUPA-URAHITI NEI.

10 juillet 1861. — Tapae ran i Mataivu (oia hoi i mahina e a ore ia o Haapape) no le hoa manu oruamana, tei i mai nui moi i te gohi ro o Royal Adm. entur.

14 juillet 1861. — Te mahana i fatau hia nei neseata rau ra e te pure hoi e ia tautua hia e me te tote.

19 juillet 1861. — Haere rau ne te Ari'i valiaue i Pomare i nia i te pahi tiki piti ro o Papeete.

19 juillet 1861. — E tapae ran ne te manu uno, ne manu fahane e te tahiti atua a manu uno, ne mai i te pahi tira toru ra o Harold ; i tahiti e as parahe ame i roto i te fare i parau hin a ne manu Oreneta, i Fare-Uta te mau hon pehi fases i nui rau.

Juillet 1863. — Tuau ran mai hin i Tahiti nei te huero no rau ra. Eu-

Eucalyptus, globulus de Tasmania (Tasmanian blue gum).

MOUVEMENTS DU PORT DE PAPEETE.

Du vendredi 10 au jeudi 16 juillet 1863 inclus.

NAVIRES DE COMMERCE ENTRÉS.

16 juillet. Brig goélette du Protectorat, sonnante de 100 ton. Capitaine Goltz, venu de Payta en 26 jours, apportant les dépôts d'Europe, diverses marchandises. 8 passagers : M. Le Frapier, enseigne de vaisseau de la marine impériale, Alger, ministre des Evangéliques, et son fils, Bossard, français, 36 ans. Théodore et Aymar, fils de M. le Frapier, François.

NAVIRES DE COMMERCE SORTIS.

11 juillet, caboteur du Protectorat "Moriori-paix", de 11 ton. Patron Tereta, allié à Payta, sur les îles.

13 juillet. Trois-mâts brisé espagnol, Uruguay, de 201 ton. Capitaine Pringle, allié à San Francisco, diverses marchandises. 2 passagers M.M. Blair Jackell-Voll, anglais.

BATIMENTS SUR RADE.

GUERRE.

10 juillet. Transport à voiles la "Dordogne", commandé par M. Lachave, lieutenan de vaisseaux.

DE COMMERCÉ.

1 novembre 1862. Trois-mâts pétrolier. "Serpiente-Marina", de 192 t. 11 avril 1863. Brig pétrolier, "Misid", de 191 ton.

13 juillet. Trois-mâts brisé espagnol, Uruguay, de 175 ton. C. Schmitz.

14 juillet. Brû du Protectorat, "Suerte", de 191 ton. cap. Byras.

16 juillet. Brig goélette du Protectorat "Sauvage" de 100 ton. Capitaine Goltz.

MARCHÉ DE PAPEETE.

Déneries apportées sur la place du marché, du vendredi 10 au jeudi 16 juillet 1863 inclus.

Pain.	75 kilos.	Tari	250 paquets
Viande de bœuf.	400 id.	Patiates.	20 paniers
de porc.	530 id.	Moaire.	60 id.
Veau.	id.	Tomates	14 id.
Priseaux.	id.	Aubergines	6 id.
Coquilles.	260 paquets	Pei	150 régimes
Cuits	id.	Fruits.	
		Cocos	400 paquets.
		Eru	300 paniers.
Salade.	65 paquets.	Oranges	430 id.
Carottes.	8 id.	Bananes	70 id.
Oignons.	42 id.	Ananas.	30 paquets
Navets.	6 id.		

Le marché a été peu animé cette semaine, excepté le jeudi 16 où il a été pourvu abondamment de poisson et fruits.

Etat des bestiaux abattus à Papeete, du vendredi 10 au jeudi 16 juillet 1863 inclus.

Date	Espèce et nombre	Type des bœufs	Marque	Propriétaire	Bruitoux
10 juillet.	Vache.	4	Geogat.	Administrat.	Teravao.
12	Bœuf.	4	id.	id.	id.
13	Vache.	4	id.	id.	id.
14	id.	4	id.	M. Malardé.	id.
15	id.	4	id.	M.	id.

(1) L'ordre de la Trappe.

(2) Voir la notice publiée par le Messager, n° du 9 mai 1863.

ANNONCES.

ADJUDICATION D'IMMEUBLES

Suivant autorisation donnée par le tribunal de l'Instance des îles de la Société, en date du 18 juin 1863, à la requête de M. Alfred Faurepont, directeur de l'agriculture et curateur aux successions vendances.

Il sera procédé, le lundi 10 aodt prochain à une heure de relevée, en présence de qui de droit, et en l'étude de M. Paul Landet, notaire à Papeete, à la vente, à l'extinction des foyers, des immeubles ci-après désignés dépendant de la succession de feu Maurice-Aimable-Désiré Redet,

1er lot. — 1e Une maison construite en bois, couverte en pandanus avec galerie sur la rue et composée d'une grande pièce;

2e Un hangar également couvert en pandanus;

3e Le droit à la jouissance du terrain sur lequel sont édifiées lesdites constructions. Ledit terrain faisant partie de la terre Vainana,

Mise à prix.

2,500 francs.

2^e lot. — 1e Une maison d'habitation composée de trois pièces sur le devant donnant sur une galerie, avec deux pôches de débarqués sur la dernière et une espèce de vestibule non fermé.

— Une petite case, dite maison chinoise, attenant à la maison principale, située au Nord, servant de cuisine et couverte en pandanus;

3e Une autre case construite en vieux bois, en arca, maravilla était, cette dernière case, ainsi que la maison principale, sont couvertes en pandanus;

4e La propriété du terrain sur lequel reposent toutes ces constructions;

Mise à prix.

3,000 francs.

3^e lot. — 1e Un magasin construit en bois, couvert en pandanus et édifié sur la terre Huaia, située sur la plage, à Papeete, en face de l'école chrétienne;

— Une maison construite en planches, couverte également en pandanus, composée de deux pièces;

3^e La jouissance du terrain sur lequel reposent lesdits immeubles, pendant quinze années consécutives qui ont commencé à courir le 22 mars 1859 et qui finiront le 22 mars 1874;

Mise à prix.

4,000 francs.

4^e lot. — Tous les droits qu'avait M. Maurice Redet sur une parcelle de terrains appeler Paaru Huta, et dont une partie a été sous-locée par le défunt à MM. Adams et Foster qui étaient intégralement la rente de tout le terrain, par conséquent l'adjudicataire jouera pendant toute la durée du bail consenti à MM. Adams et Foster.

Mise à prix.

100 francs.

Voir, pour plus amples renseignements, le cahier des charges déposé en l'étude de M. Paul Landet, notaire à Papeete.

Papeete, le 15 juillet 1863.

LIGNE DE BATIMENTS À VOILES,

entre

PAPEETE ET SAN FRANCISCO

avec

RETOUR SUR PAPEETE.

Le beau brig goélette français "Surprise", du port de Papeete, partira le 20 juillet prochain pour San Francisco.

Pour fret et passage, s'adresser à M. Hort adjudicataire partiel du service de cette ligne.

3 — 3

LIGNE RÉGULIÈRE

ET BI-ANNUELLE

De bâtiments à voiles entre Bordeaux et Papeete.

MM. les négociants et marchands de la place qui désirent faire venir directement des marchandises de France, n'ont qu'à adresser leurs commandes à M. Monier, négociant, rue du Luxembourg, 20, à PARIS, où à M. Ballance, armateur à BORDEAUX, rue saint-Siméon, 15.

Le premier navire de cette ligne, le "Brémontier", est parti de BORDEAUX le 15 mars dernier.

2 — 2

LIGNE RÉGULIÈRE.

ET MENSUELLE,

De bâtiments à voiles entre Papeete, Valparaiso et Payta, avec retour sur Papeete.

Le beau brig du Protectorat "Suerte", partira de Papeete du 1^{er} aodt au 5 aodt prochain.

Pour fret et passage s'adresser à M. J. Brander, adjudicataire partiel de la ligne.

2 — 3

L'Imprimerie du Gouvernement a besoin d'un employé pour le service de l'autographie.

S'adresser au Directeur de l'Imprimerie.

Correspondance — Le numéro du 15 mai 1863 de la Revue des Mondes Coloniaux ne nous est pas parvenue.

Le Directeur de l'Imprimerie, L. LANGOMARIN.

PAPEETE. — IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT.